

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 6

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-247819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les charités des maisons qu'elle possérait hors de Bellelay, et celles qui se faisaient en argent, elle distribuait en aumônes 2400 mesures de grain, chaque année. Elle ne possédait aucun droit odieux de féodalité, et jamais elle n'a exigé avec sévérité ceux qui lui étaient dus. Les baux de toutes ses fermes, les amodiatis de tous ses biens, toutes ses redevances enfin étaient à un prix modique, que tous les amodiateurs ou tenanciers y trouvaient leur avantage. La communauté était ordinairement composée de 40 et quelques membres : c'étaient 40 places honnêtes pour quarante et quelques individus de la classe du peuple, et pris, pour la plupart, dans les Etats de la principauté où elle était située. »

(A suivre)

JECKER, curé.

Causerie sur les abeilles

par Jos. BUCHWALDER, curé

(Suite)

Que l'habitation ait son importance, c'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute, car la ruche n'est pas seulement la maison dans laquelle l'abeille vit, c'est celle encore dans laquelle elle se développe, amasse ses provisions, etc. Donnez-lui une habitation malsaine ou trop petite, vous l'exposez aux maladies qui amèneront sa perte ou vous l'empêchez d'acquérir son développement. Fournissez-lui par contre une demeure trop spacieuse, vous la découragez, l'exposez aux attaques de ses ennemis, aux ravages de la fausse teigne, aux dangers du pillage, etc.

Depuis longtemps, les faits que je signale avaient été observés et la question de l'agrandissement ou du rétrécissement à volonté de la ruche se posait comme un problème. Ce ne fut pourtant guère avant la fin du siècle dernier qu'il commença de trouver une solution par l'invention de la ruche à hausses de Christ. Superposant plusieurs caisses égales de 0,26 de longueur sur 0,10 à 0,15 de hauteur et formant avec celles-ci une seule ruche, plus ou moins grande selon que la population était plus ou moins forte, Christ avait commencé à résoudre le problème. Son idée était bonne, l'exécution par contre défective, car les caisses étaient trop petites et ne laissaient pas assez de communications entre elles.

Hardiment qu'eux, après avoir retroussé sa jupe avec une ficelle. C'est elle qui dirigeait toutes les expéditions, qui leur donna l'audace d'excursionner dans la tour de Neauphle-Saint-Martin en l'absence du garde, qui, plus tard, les conduisit à l'assaut du château de Gisors, une fameuse aventure avec des descentes en de noirs souterrains, des pierres jetées au fond de l'immense puits, et le goûter mangé dans le Banneton, au bord de l'Epte, une fameuse aventure où Firmin perdit sa casquette et Césaire son ceinturon et qui se termina par un débâcle de taloches et une mise générale au pain sec!

Ensemble ils cueillaient les pommes et jouaient à faire le cidre, et, tout jeunes, ils avaient coutume de discuter gravement sur la question de savoir si ce serait « de bon cidre » ; et Marceline concluait régulièrement, en ménagère déjà avisée :

— Faudra voir comment qu'il supportera l'eau !

Ensemble ils avaient souffert pendant l'Année Terrible : mais ils gardaient aussi la mémoire — oh ! le crâne et joli souvenir ! — d'un bon tour que Marceline joua à messieurs les Prussiens.

C'était au début de l'occupation de la Normandie. Une compagnie des uhlans visitait les villages qui entouraient Gisors, où le prince Albrecht s'était installé ; deux sous-officiers, après s'être entendus avec le maire, parcouraient la rue principale de Bézu-Saint-Eloi, formée par la

Un autre inventeur perfectionnant un peu cette première ruche trouva vers 1810 ce qu'il nomma la ruche à magasins. C'était le même système, les mêmes dimensions ou peu s'en faut.

D'autres chercheurs, parmi lesquels Lombaul, tentèrent à leur tour d'arriver à une solution. Mais ce ne fut guère que vers 1850 qu'on arriva à un résultat satisfaisant. A cette époque par contre, Dzierzon, prêtre catholique de la Silésie prussienne et Langstroth, pasteur aux Etats-Unis, présentèrent les ruches qui portent leur nom, ou qui modifiées par leurs disciples se montrent encore comme les meilleurs types connus.

Dzierzon avait commencé l'apiculture en 1835, en se servant des caisses ou chassis de Christ, regardés alors comme le nec plus ultra. Il aurait sans doute continué à en faire usage, si le besoin de sauver ses colonies et d'échapper à une ruine complète, ne l'eut forcé de recourir à des ruches plus chaudes. En 1837, des vents très froids soufflèrent jusque vers la St-Jean, alors que toutes ses ruches étaient pleines de couvain. Celui-ci, insuffisamment réchauffé, ne pouvait arriver à maturité et pourrissait, entraînant la perte de la ruche. Déjà les 3/4 de son rucher avaient disparu, le reste allait suivre, lorsque notre curé eut recours à un remède énergique. Il enleva des chassis de Christ les baguettes auxquelles étaient suspendus les rayons couverts d'abeilles et déposa ceux-ci dans des troncs d'arbres creux ou dans des caisses à parois épaisse. Ses colonies furent sauves et les rayons mobiles avaient fait leur apparition. Berlischick perfectionna l'œuvre de Dzierzon en entourant d'un cadre de bois le rayon ainsi détaché et Ch. Burki (en 1864) employé à la fabrique fédérale du Liebfeld près Berne, fixa les dimensions du cadre et de la caisse dans lesquelles il logeait ses rayons en deux rangs superposés. Nous avions ainsi la ruche chaude à rayons mobiles, telle qu'elle existe encore dans la Suisse allemande et dans certaines parties de la Suisse française.

La ruche Burki, corrigée à son tour par M. Lecker, ancien curé de Subingen, curé actuel d'Olten, est une caisse dont cinq parois sont fixes et dont la sixième, soit celle de derrière, est mobile. Elle mesure intérieurement 63 centimètres de hauteur, 30 de largeur et 50 à 60 de profondeur. Des cadres faits avec des lattes de 22 mm. de largeur sur 7 1/2 d'épaisseur renferment les rayons. Ils sont suspendus dans

grand-route et, à la craie, inscrivent des noms ou des numéros sur les portes des maisons. Quand cette opération fut terminée, on apprit que des Prussiens arriveraient le lendemain et se logeraient suivant leurs inscriptions.

Les parents de Firmin et de Marceline parlèrent de cela toute la soirée, avec une grande tristesse ; ils cachèrent leurs rares bijoux, quelques pièces d'or, leur linge, et supputèrent à l'avance ce que l'occupation allait leur coûter. Firmin et sa sœur, blottis sous leurs couvertures, entendaient et frémissaient. Lorsque leurs parents se furent couchés, ils se dressèrent à demi et, à leur tour, tinrent conseil.

Firmin ne disait pas grand chose. Il songeait à cette compagnie de francs-tireurs qui s'était fait héberger dans le pays durant deux semaines, et qui devait écraser tous les uhlans. S'ils allaient revenir demain ?... A quelle bataille on assisterait !... Et alors, plus de Prussiens à loger !

Il communiqua son idée à Marceline : mais, femme et Normande, elle se défit. Elle ne crut pas au retour des francs-tireurs.

Ils décidèrent d'aller demander son avis à Césaire, se glissèrent doucement hors de la maison, gagnèrent leur jardinier qui touchait à celui des Parisots, passèrent par un trou, ménagé depuis longtemps dans la haie mitoyenne et allèrent frapper à la fenêtre de Césaire.

Césaire, qui adorait les échappées nocturnes, proposa de parcourir le village pour voir si tou-

la ruche soit par des rainures entaillées dans les parois, soit par de petits lœveaux cloués à la ruche à des hauteurs convenables et sur lesquels ils peuvent glisser à volonté. Des pointes d'écartement fixées aux rayons empêchent ceux-ci de trop se rapprocher et d'écraser les abeilles. Un chassis vitré mobile placé derrière les rayons, permet d'observer l'intérieur de la ruche, sans être exposé aux piqûres.

Cette ruche a le grand avantage d'occuper fort peu de place, car les caisses peuvent non seulement s'accorder, mais encore se superposer en deux ou trois rangs de hauteur. On arrive par la réunion de celles-ci à former ces élégants petits ruchers ou pavillons qui font l'ornement d'un jardin, ou d'un site.

MENUS PROPOS

Les tarifs en France. — Le tapage soulevé par le syndicat Dreyfus touche-t-il bientôt à son terme ? Certes, on n'a pas tant protesté contre les Turcs que contre les officiers français, lors des affreux massacres d'arméniens ! Mais ce n'était pas des Juifs. De misérables chrétiens immolés par milliers est-ce que cela vaut M. le capitaine Dreyfus ? — Ne dirait-on pas que la majorité des Français est israélite ? L'un d'eux a été mal jugé, disent-ils, c'est assez pour révolutionner tout le pays.

Combien compte-t-on de juifs chez nos voisins ? Un peu plus de 70.000.

A Paris 42.000 ; à Bordeaux 3000, et sur la frontière de l'Est 19.000. Total 64.000. Restent 7.200 disséminés par tout le territoire.

La fortune mobilière de la France est évaluée à 80 milliards. Les juifs posséderaient pour 20 milliards de valeurs mobilières.

C'est ce qui montre, une fois de plus, combien la richesse, l'influence et la situation privilégiée des Juifs est hors de proportion avec leur importance numérique. Et le bruit assurant qu'ils mènent depuis deux mois contraste bien plus encore avec leur nombre !

* * *

Farine de bois. — Qu'est-ce qu'on ne falsifie pas à notre époque ? M. l'inspecteur des denrées alimentaires du canton de Berne pourrait le dire ; mais cependant nous n'en sommes pas encore arrivés au degré de... perfectionnement de nos visions.

Les maisons avaient été marquées par ces nouveaux anges exterminateurs. Et ils firent leur inspection. D'abord, ils virent des traces de craie sur toutes les portes ; mais, arrivés devant celle du maire, ils ne distinguèrent rien, pas plus que sur celles des deux adjoints.

Césaire prononça en haussant les épaules : — Parbleu ! Les malins... Ils ne s'en sont pas fourrés, eux !

Et ils s'en retournèrent chez eux, tout pensifs ; mais, comme ils allaient réintégrer leur logis, Marceline eut une inspiration subite : elle forma, de son châle, un tampon et effaça les inscriptions faites à la craie sur leur porte et celle de son ami Césaire. Et elle dit, d'un petit ton ferme ; — On verra bien, demain.

Le lendemain, on vit ceci, lorsque les Prussiens atteignirent le bout de la ville où étaient situées les maisons Dubreuil et Parisot : plus de rideaux aux fenêtres, les portes verrouillées, pas la moindre fumée sortant des cheminées. D'autre part, aucun nom, aucun numéro sur les portes, on en conclut que les habitants avaient déserté le pays. Le maire et les adjoints, craintifs devant ces grands diables arrogants, logèrent chez eux les soldats destinés aux familles Dubreuil et Parisot. Et, dès lors, Marceline fut considérée, par ses parents, et surtout par son frère et son ami, comme une personne très raisonnable.

(La suite prochainement.)

Des boulangers normands, seront, paraît-il, poursuivis pour avoir fabriqué du pain avec de la farine de bois. On a demandé son avis à M. Girard le savant directeur du laboratoire municipal.

— On peut donc faire du pain avec de la farine de bois ?

— Oui, a-t-il répondu, si l'on mélange ce produit, en quantité infime, à beaucoup de farine de pur froment. Dans ces conditions seulement la fraude peut passer inaperçue. Mais pour peu que la dose soit exagérée, la supercherie se découvre tout de suite.

— Avez-vous eu l'occasion de réprimer cette fraude à Paris ?

— Jamais un boulanger parisien ne se risquera à sophistiquer le pain de cette façon. Il serait vivement pincé. Les juges seraient impitoyables.

« Ce que l'on constate, à Paris, c'est l'introduction, sur le marché, de farines de qualité inférieure ou d'une trop grande quantité d'eau dans le pain. Mais c'est là à peu près tout.

— Et la fraude du pain au moyen de la farine de riz ?

— Elle n'est possible qu'autant que cette farine est à meilleur marché que la farine de blé — ce qui n'a pas lieu tous les mois. Cette sophistication se décèle encore très vite. Je ne l'ai, d'ailleurs, jamais observée à Paris où se mange, sans contredit, le meilleur pain de toutes les capitales de l'Europe.

M. Girard se risque fort en disant que Paris est indemne de ce progrès-là !

* *

Les barbaries de la mode. — Un autre progrès qu'on voudrait aussi supprimer est celui qu'affectionnent tant nos dames : la destruction des oiseaux.

Comment ! les dames détruire les oiseaux ; mais non, elles rêvent si volontiers, au chant du rossignol ou du pinson, sous les bosquets fleuris.

C'est possible, mais en écoutant un oiseau vivant, avec deux ou trois oiseaux morts sur leur chapeau. Car c'est une véritable tuerie qui est organisée en l'honneur de ces dames.

Ainsi, veut-on savoir combien les chapeaux — en Europe seulement — consomment d'oiseaux par an ? — *Trois cents millions !*

Une maison de Londres importe à elle seule, bon an mal an, 400,000 colibris, 6,000 oiseaux de paradis et 500,000 ailes d'oiseaux divers. Une autre maison, dans la même ville, a vendu l'année dernière, en quatre mois, 800,000 oiseaux provenant des Indes et du Brésil.

Le congrès des ornithologues américains, qui vient de se tenir à New-York, a fait entendre d'énergiques protestations contre ce massacre systématique. Cette formidable consommation menace en effet d'anéantir certaines espèces d'oiseaux. Le congrès a fait appel à la compassion du beau sexe.

Hélas ! les coquettes, qui ne se laissent pas convertir par les prédicteurs, céderont-elles aux raisons des ornithologues ? Ah ! comme Joseph de Maistre avait raison de signaler les incessantes destructions opérées par l'homme : « Il tue pour se nourrir, il tue pour se défendre, il tue pour se vêtir, etc... »

Et même pour décorer sa compagne !

* *

Les lièvres militaires. — Nouvelle espèce, n'est-ce pas ? Et ce ne sont pas les moins chers !

Le gouvernement fédéral en va savoir quelque chose : il vient, tout comme Zola de recevoir son assignation. Cette assignation émane d'un citoyen économie et avisé, fermier de terrain de chasse.

Ce pratique montagnard réclame à la Confédération une somme de 500 francs, sous pré-

texte que les marches guerrères jouées par les musiques des troupes fédérales, lors des dernières grandes manœuvres ont fait fuir le gibier qui se trouvait sur son terrain.

Spérons qu'il n'est pas allé jusqu'en Alsace à la recherche de trois chasseurs ajoutots qui n'en rapportent rien !...

Diplomatie féminine



Le mari : « Je suis si content aujourd'hui que je ne pourrais rien refuser à personne. »

La femme : « Oh ! dans ce cas, mon cher ami, achète-moi vite le beau chapeau que tu m'avais promis l'année dernière. »

AVIS BIENVEILLANT aux amateurs et promoteurs de littérature patoise.

Les lettres patoises dont nous avons commencé la publication, dès l'apparition du *Pays du Dimanche*, ont eu partout, un succès qui a, de beaucoup, dépassé nos espérances.

Les écrivains patois surgissent de tous côtés, d'Ajoie, de la Montagne et de la Vallée de Delémont. Vous verrez qu'il en viendra, en fin de compte, encore des bords de la Suze et de la Birse.

*Gens de Porrentruy, de Montier, de Courtelary
Rédites avec moi nos chants, nos voyeris.*

Ce mouvement de résurrection des vieux langages jurassiens n'est pas pour nous déplaire. Nous lui attribuons une influence morale et une portée politique, qui sont un sûr garant que notre identité nationale n'est pas encore en voie de se fondre dans le cosmopolitisme universel. Tant mieux.

Le mouvement est lancé et il ne s'arrêtera pas.

Nous en voyons la preuve dans les nombreuses communications qu'on nous envoie, sans relâche, de tous côtés.

Qui eût dit que nous possédions tant d'écrivains patois !

Assurément toutes les communications qui nous parviennent n'ont pas la même valeur. Les lecteurs de ces productions littéraires qui surgissent inopinément pour réhabiliter un langage que certains auraient volontiers abandonné aux dernières couches de notre population, auront déjà fait la différence.

Mais il y a ici une observation préliminaire à placer.

Un proverbe dit que pour faire cuire un civet de lièvre, il faut un lièvre.

Par analogie, nous dirons que pour faire une

lettre patoise, il faut au moins que ce soit du patois, et qu'on puisse lire ce patois.

Il nous arrive certaines de ces productions de nos patoisans, écrits d'une orthographe ultra-fantaïste, qui en rend la composition très pénible, et dont la lecture serait quasi impossible.

La question d'une académie patoise n'est point encore posée, et il pourra se passer du temps avant que ces 40 immortels soient installés dans leurs fauteuils.

En attendant, nous adressons à nos correspondants patois l'instante prière de surveiller soigneusement leur orthographe, et leur manière d'écrire certains mots et certaines expressions.

Nous avons jusqu'à présent, essayé de ramener autant qu'il est possible de le faire, les lettres qu'on nous envoyait, à une certaine uniformité d'orthographe. Avec un langage si peu fixé que nos idiomes jurassiens, la chose est loin d'être facile, mais il faut cependant tendre à en arriver là, si l'on veut rendre intelligibles aux lecteurs les produits de ce renouveau littéraire qui se manifeste, et promet de durer.

Nos correspondants n'ont qu'à relire les lettres patoises publiées par le *Pays du Dimanche* : ils y trouveront quelques points de repère dont nous les prions de tenir compte, et qui prouvent que le patois est susceptible d'une orthographe rationnelle et grammaticale.

En s'y tenant, ils simplifieront la besogne des compositeurs et rendront la lecture de leurs productions plus facile, et partant, plus attrayante.

La Rédaction.

P.-S. — Nous avons encore en portefeuille quelques lettres patoises corrigées d'après les principes ci-dessus ; elles paraîtront à leur tour de rôle.

LETTRE PATOISE

La Légende des Puces

(Lettre en patois montagnard)

Aimis !

Ai fa enne boenne fois qu'i vo diesse da voé c'a que proveniant les puces. Tré-tu vo les cognates, ai pe, gaidjerò bin que piepe in de vò ne serrait dire lue proveniance. To pairie, devain de vò l'e-hpliquai, ai fa qu'i vò bayesse le moyin le pu pratique po les thuai, cocci pa pure précation. Se des fois en iésain cte légende vos èn sentin, ai bin faite cocci : Allez thyie le mertha ou vé en mécanicien, faites y vos faire enne pince ai coppai, ai pe vos y traïrai les dents en ctés bogresses, tchèque fois que vos en porai attrapai, airé de colli vos les tschimperai dain lai rue. — Revenians-en en notre echiplication : Eh bin ! in djoué, le diaile se poirmenant dain les gòrdges de Taïraimalaka entre Biladai ai Teurrent, ai devisai, tot en se poirmenant, des difficultai des ménagides di monde, et di mà de les bin diridjie. Tot d'in cò, an in détroit de lai rivière, ai voyéenne fanne en hayons couthie su le sabiye à soroie. Elle était djûne encoé, elle avait des traits que refléttin lai grie lai pu grosse : Le diaile voyé tot de seute que cte fanne s'ennuaie de son oisivetai. Ça po colli qu'ai tiré de sai grosse baigette enne poignie de puces, lai frié su cte pore fanne enni, en y diaint :

« Fanne, l'oisivetai à lai mère de tôt les vices, voili de quoi l'occupai. » Et da eti djoué, les fanne ain des puces, et tchaïn elles n'ain ran ai faire, elles se dévertésant en les prengnaint.

Le pu métchain des désagréments, c'a qu'elles le pessant bin sevent.